ANTOINE SILBER

Le Silence de ma mère

Extrait de la publication

DENOËL

Le Silence de ma mère

Antoine Silber

Le Silence de ma mère

roman

DENOËL

Extrait de la publication

© *Éditions Denoël, 2011*

Extrait de la publication

À Laurence

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Elles sont des milliers tous les jours à marcher dans les rues. Mais qui sont toutes ces femmes ? Où vont-elles ? À quel rendez-vous ? »

François Truffaut,
L'Homme qui aimait les femmes

« Je suis au moins sûr d'une chose : écrire est le meilleur moyen de rendre de l'importance à un passé qui ne fait plus souffrir »

Italo Svevo,
La Conscience de Zeno

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Elle marchait lentement, moi je traînais derrière. Je me penchais par-dessus le parapet du pont, je regardais l'eau charrier toutes ces saloperies, des boîtes de conserve rouillées, des sacs en plastique… Elle s'est arrêtée, elle a allumé une cigarette et s'est retournée.

— Tu viens ?

— J'arrive, maman.

Elle m'a pris la main, on a descendu les marches du métro. On était assis là, sur un banc au milieu du quai. Il y avait cette odeur, l'ozone dégagé par les éclairs des roues sur les rails. Pour moi c'était ça, Paris : cette odeur ; et puis ma mère là, devant moi, si jolie, l'air tranquille, plus libre qu'à Neauphle ; presque guillerette.

Elle examinait ses bas, la couture n'était pas droite, elle s'est penchée, a relevé la tête : personne ; elle a tourné son bas de ses deux mains pour le remettre droit. Et puis tout de suite après elle s'est levée et elle est allée vers la balance. Elle ne voulait pas que je regarde où s'arrêtait l'aiguille. Elle m'a dit d'aller me rasseoir et puis le métro est arrivé.

Extrait de la publication

Je voulais me mettre à côté d'elle mais il n'y avait qu'une place libre, elle m'a fait signe de m'y installer et elle est restée debout. Les stations défilaient : Charles-Michel, La Motte-Picquet, Ségur, Duroc, Vaneau, Sèvres-Babylone. Sèvres-Bab comme elle disait.

On est sortis à Mabillon, on a déambulé jusqu'au marché Saint-Germain, pris à gauche par la rue Lobineau. Elle regardait les boutiques, c'était son quartier, elle se sentait chez elle : ce bonheur sur son visage… On était rue de Tournon, elle avait habité là, au 14, en face du Sénat. Au premier étage. C'est là que vivait encore ma grand-mère. On est passés, on ne s'est pas arrêtés.

— Pourquoi on ne va pas la voir ?

— La prochaine fois…

On n'allait jamais la voir, en fait. Je l'ai peut-être vue trois fois, quatre fois ma grand-mère, pendant toutes ces années. Je ne comprenais pas pourquoi.

Je me suis tu.

— Oui ?

C'était Anne, derrière moi, sa voix douce. Je me suis retourné.

— Elle était très heureuse dans ces moments-là, à Paris, avec moi.

— J'entends ça.

— Vous croyez que c'est intéressant ?

— Très. Il va falloir chercher encore de ce côté.

Extrait de la publication

Ça fait quatre ans que j'ai commencé ma psy.

Au début, j'y allais deux fois par semaine, deux fois une demi-heure. Le cabinet d'Anne était situé près de chez moi, rue de l'Abreuvoir, à Montmartre. J'ai arrêté un an, pour des questions d'argent (enfin, c'est ce que je me disais…). Et puis j'ai repris, mais à un nouveau rythme : une seule fois par semaine, et ailleurs : Anne avait déménagé, elle s'était installée rue Guisarde, entre la rue des Cannettes et le marché Saint-Germain, près de Saint-Sulpice, ce quartier que je connais si bien.

Ce n'était plus la même chose. Je ne sais pas, une autre ambiance.

Elle trouvait que j'avais progressé. J'étais moins méfiant. Je remettais moins en question le « cadre », comme elle disait. Et puis je lui parlais de ma mère, je n'évitais plus le sujet. Oui, j'avais progressé. Jusque-là j'étais persuadé que j'avais eu avec ma mère une relation unique, privilégiée. C'était simple : mon père était la cause de mes échecs répétés, de ma récurrente procrastination, je ne sortais pas de là. Et voilà, d'un seul coup, ça n'était plus aussi simple : je revoyais Anne, je m'allongeais sur son divan et je remettais en question ma mère, ce personnage sur lequel j'avais tout construit, l'amour de ma vie.

Est-ce que j'étais bien son chouchou comme je l'avais toujours cru ? Son fils préféré ?

Mais alors, pourquoi ce malaise ? Cette fuite de la maison ensuite ? Pourquoi est-ce que je ne lui avais plus jamais parlé après mon bac ?

Jamais avant je ne m'étais posé ces questions-là.

Extrait de la publication

Souvent, pendant ces séances, il ne se passe rien. Je parle, je meuble, je tourne en rond. Au bout d'une demi-heure, je me décourage, je me demande à quoi ça sert tout ça. Ce pathos. Et puis là…

J'avais encore eu des flashs, des images si fortes : j'étais avec ma mère, vraiment. Quand je suis sorti de chez Anne, j'avais besoin d'un petit débriefing.

Je me suis arrêté place Saint-Sulpice au café de la Mairie. Vous savez, ce café où a été tourné *La Discrète*, avec Fabrice Luchini, cet acteur si génial et si insupportable en même temps. J'étais là, à la terrasse, je pensais à Fabrice Luchini et j'essayais encore de me rappeler : ce visage aigu, anguleux, ses pommettes assez hautes. Ses fossettes. Son cou si fin. Elle n'était jamais trop maquillée. Elle avait juste un trait de crayon sur les sourcils, très léger ; du rouge à lèvres, vermillon.

Et elle sentait la lavande.

Je regardais la place, la fontaine débordait, arrosait tout le trottoir. Je l'aime bien cette fontaine, je suis si souvent passé là. De l'autre côté, on ravalait l'église. Le long de l'échafaudage sur la tour la plus proche de moi, un ascenseur s'élevait lentement vers le ciel.

À Paris, elle était différente, oui. Elle n'avait pas l'air angoissée ou inquiète, comme d'habitude à Neauphle, ou grave ou solennelle. Ou pressée. Ou en colère. Elle souriait. Peut-être, alors, est-ce que je réussissais à la rendre un peu heureuse.

Extrait de la publication

En sortant du métro Mabillon, je me souviens, on remontait le boulevard Saint-Germain jusqu'à l'église, on prenait la rue de Rennes, on entrait dans le Super-mag, juste avant la rue du Sabot, là où il y a le Monoprix aujourd'hui. Elle hésitait avant de s'offrir une paire de bas. Elle regardait plus qu'elle n'achetait.

Après, on allait à l'Old Navy, « la vieille nave », comme elle disait, boulevard Saint-Germain, côté Buci. On s'asseyait à la terrasse. Elle fouillait dans son sac, elle en sortait la grosse boîte d'allumettes qu'elle trimbalait toujours au milieu de ses mouchoirs, de son rouge à lèvres et de sa crème Lactacyd pour les mains. Et elle allumait une Gauloise en abritant l'allumette du vent dans l'arrière ouvert de la boîte. Le garçon arrivait. Elle commandait un demi. Moi, je buvais un Pschitt.

L'après-midi, souvent on se retrouvait au Luxembourg.

Une fois, on était assis, tous les deux devant le bassin. Elle venait de donner une pièce à la chaisière.

— Attends-moi ici, me dit-elle en se levant, je vais faire une course.

— Où tu vas ?

La panique, tout d'un coup.

— Ne bouge pas. Je reviens dans un quart d'heure, pas plus.

Elle est partie une demi-heure et, quand elle est revenue, elle ne me retrouvait plus, j'étais allé voir les bateaux, de l'autre côté du bassin, tout près. Elle est arrivée vers moi en courant.

— Où tu étais ?

Extrait de la publication

— Là, par là…

Où était-elle allée, elle ? Je ne savais pas. S'acheter des bas comme elle avait dit ? Ou autre chose, moins avouable ? Elle s'était inquiétée, en tout cas. Cette peur sur son visage !

Elle se tamponnait le front avec son mouchoir. Elle se calmait peu à peu. On est sortis du jardin. Elle a dit :

— Ah, j'y pense.

Elle a ouvert son sac et puis m'a tendu une sucette, une Pierrot Gourmand.

Certains jours, on se retrouvait au cinéma. On n'avait pas la télé à Neauphle, alors dans cette salle, dans le noir avec elle à côté, c'était magique.

On allait au Champo rue des Écoles, un cinéma d'étudiants. Ou alors à côté, à l'Actua-Champo. Cette salle-là était si petite que le projecteur était situé au-dessus de l'écran. Le rayon allait vers le fond de la salle, et de là un grand miroir le renvoyait vers l'écran. On y a vu *Le Pigeon* de Monicelli, un film en noir et blanc, à l'humour un peu cruel. Et *Monkey Business*, des Marx Brothers. Elle riait tellement, je me rappelle. Plus elle riait plus elle toussait.

Une fois, après le cinéma, on redescendait vers la Seine, on est allés jusqu'à l'église Saint-Séverin, c'est là que j'ai été baptisé. Elle marchait lentement, elle avait mal aux pieds. Elle s'est arrêtée, s'est assise sur un banc, devant l'église, elle a enlevé ses talons.

— Pourquoi est-ce que j'ai été baptisé là ? je lui demande.

— Mais nous habitions rue des Écoles, là, à côté.

Extrait de la publication

— Ah.

Ce n'était pas une réponse, pas celle que j'attendais. Je voulais dire simplement : « Pourquoi est-ce que j'ai été baptisé ? » Mais je n'ai pas osé insister.

C'est là qu'on habitait, oui enfin, qu'ils habitaient, en 1947, quand je suis né. Rue des Écoles, au 52. J'imagine qu'elle ne pouvait s'empêcher de repenser à cette époque quand on passait devant l'immeuble, qu'elle levait les yeux vers les fenêtres du quatrième.

Que se disait-elle ? Est-ce que, malgré tout, elle gardait un bon souvenir de ma naissance ?

On croit que la mort éloigne, mais c'est le contraire : la mort rapproche. C'est un peu comme si en parlant de ma mère avec Anne, en repensant à elle sans cesse, je l'aimais plus et, en l'aimant plus, je la faisais revivre.

Oui, c'est comme si elle était moins morte.

Elle voulait être peintre. Elle était avant guerre une jeune artiste qui promet, comme disaient les amis de son père. En 1939, à vingt-trois ans, elle a déjà exposé à deux reprises.

D'abord en mai, à Anvers, à la galerie Clarté, 96, chaussée de Malines, où ses toiles côtoient celles de Vlaminck, Utrillo, Dufy, Derain ou Marie Laurencin. Puis en juin, à Paris.

Chez Barreiro, une galerie de la rue de Seine, elle a droit pendant quinze jours à son exposition personnelle. Elle y montre trente-cinq toiles, signe qu'elle a beaucoup travaillé les mois précédents.

Le Petit Déjeuner
Les Lavandières
Sèvres en hiver
La Chapelle à Crest
Une terrasse à Crest
Quai de Seine
Marie-Jeanne travestie

Après ça, il y a la déclaration de guerre, l'Occupation.

Elle se replie dans le Midi, se retrouve à La Ferranne, la propriété de la famille, près de Toulon. Plus question de carrière !

Elle va traverser toutes les années de la guerre comme elle peut, en courant d'un endroit à l'autre, tentant sans cesse de rejoindre mon père de La Ferranne à la rue de Tournon, de Paris à Toulouse, avec toujours un bébé dans le ventre et un autre dans les bras, des heures, des jours dans des trains brinquebalants, sur de mauvaises banquettes de troisième classe.

Elle est amoureuse, c'est ce qui la sauve. Amoureuse d'un homme qui change de nom régulièrement, d'identité, d'un homme qui se cache.

J'imagine ma mère dans ces moments-là, seule, la peur toujours au-dessus de la tête. Et je les vois tous les deux quand ils se retrouvent. Ils parlent, ils ont toujours quelque chose à se dire. Ils sont si heureux ensemble. Peut-être même n'a-t-elle jamais été si heureuse que dans ces années-là, alors que tout était si dur.

Elle est toujours enceinte !

Elle a un premier garçon fin 1942, mort à la naissance, bizarrement déclaré à l'état civil sous le prénom de Bonaventure. Marianne, ma sœur aînée, naît en septembre 1943. Guillaume, mon frère, en décembre 1944.

À la Libération, la famille s'installe 52, rue des Écoles, donc, dans le cinquième. C'est la crise, il n'y a pas de logement convenable. Ils en sont à leur quatrième appartement

en deux ans, mais elle est enfin soulagée : les difficultés, la peur, la faim, elle pense en avoir fini. Et c'est à ce moment que j'arrive : moi.

Elle accouche le 6 février 1947 dans un hôpital du quatorzième, qui, je crois, n'existe plus : les Enfants-Malades. Déjà, ce nom !

Je nais à quatre heures de l'après-midi.

J'ai gardé un livret dit « de croissance », une sorte de livret de famille gris-verdâtre, qui me donne des indications sur le bébé que j'étais.

Je pèse 3 kilos 650 grammes. Je mesure 50 centimètres. Je connais même le poids du placenta, ce bout du cordon qui me reliait à elle et qu'une sage-femme a coupé au moment de ma naissance : 800 grammes.

Au bout de trois semaines, j'ai rattrapé mon poids de naissance. Mais là je tombe malade. J'ai la coqueluche. Une maladie bénigne, sauf pour les nourrissons.

On est en mai 1947.

Elle ne dort plus, elle a peur pour moi, si peur. Elle a déjà perdu un enfant, Bonaventure, elle se dit : « Ça recommence. » Il y a des moments où elle souhaite que je meure. Elle me l'a souvent dit, après.

— Certains soirs, je n'en pouvais plus, j'avais tellement hâte qu'on en finisse…

Combien de fois, je l'ai pressée de questions pour qu'elle me réponde autre chose ? Mais non, je n'avais droit qu'à ce constat, juste ce constat, si cruel, cette franchise si désar-

Extrait de la publication

mante, cette violence : « J'avais tellement hâte qu'on en finisse. »

Sous entendu : que tu meures !

Il y a quelque mois, pour mon anniversaire, Guillaume, mon frère, m'a apporté une liasse de papiers, l'historique jour par jour, de la main même de ma mère, de cette coqueluche, un résumé édifiant de mon histoire avec elle.

Je crois que c'est en les découvrant que j'ai décidé d'écrire ce livre.

Elle avait tout noté, jour après jour, heure par heure.

Le 16 mai 1947, par exemple, à midi, j'ai des spasmes, il faut me mettre le masque à oxygène. Elle a à peine le temps de déjeuner, ça recommence : à une heure et demie, de nouveau des spasmes, de l'oxygène. Et ça continue l'après-midi.

Elle l'écrit :

14 h 25 : toux, oxygène

14 h 45 : toux

15 h 45 : tétée

17 h 30 : quinte claire

18 h 20 : vaccin néo-dmetys

19 h 25 : un peu d'oxygène/spasme.

19 h 30 : gardénal + arobzon/tétée

20 h 30 quinte/syncope/oxygène/camphodausse

20 h 45 : tétée

21 heures : quinte/lobéline

lobéline (un alcaloïde utilisé pour le traitement des problèmes respiratoires)

22 h 25 : petite quinte/oxygène/bonne tétée

23 h 30 : grosse et longue quinte
sans cyanose
avec spasme
oxygène

Comment s'appelle le médecin qui vient rue des Écoles, me soigner ? Que dit-il ? Que se disent-ils, elle et mon père ?

Je ne sais pas, je ne sais rien d'autre que ce qui est écrit et ce qu'on m'en a dit après.

Et on m'en a beaucoup parlé de cette coqueluche ! Toute mon enfance, j'étais Antoine, ce petit garçon qui avait eu cette coqueluche si grave, qu'il avait même failli en mourir. Ce petit garçon-là, si maladif, qui demandait tant d'attentions, et qui du coup n'en avait pour personne, sinon pour sa mère.

En quelque sorte ma maladie me définissait, me cataloguait définitivement.

Ma mère avait eu peur, très peur. J'avais effectivement failli mourir, j'en avais désormais la confirmation et c'était un peu comme si je ne l'avais pas cru jusque-là, que je n'avais retenu de cette légende familiale qu'était devenue ma coqueluche non sa douleur, sa peine, sa peur, mais juste son désir de me voir disparaître au plus vite, pour qu'elle puisse dormir, enfin, et être tranquille.

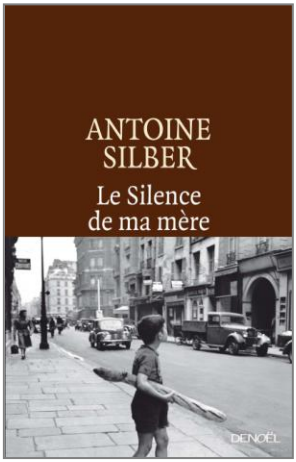
C'est la nuit que je toussais le plus.

Minuit 30, note-t-elle : cyanose/tétée/Guigoz 60 grammes
3 h 30 : cyanose/oxygène/bonne tétée

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 7 décembre 2010.
Dépôt légal : décembre 2010.
Numéro d'imprimeur : 77798.
ISBN 978-2-207-10933-5 / Imprimé en France.

176907

Extrait de la publication



Le Silence de ma mère Antoine Silber

Cette édition électronique du livre
Le Silence de ma mère d'*Antoine Silber*
a été réalisée le 31 janvier 2011
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Floch
(ISBN : 9782207109335).
Code Sodis : N44837 - ISBN : 9782207109359
Numéro d'édition : 176907

Extrait de la publication